

LE VAUTRAIT DE FALANDRE

Fondé en 1895, le Vautrait de Falandre est la continuation du Vautrait de Tertu.

Nommé lieutenant de louveterie sur la demande du comte de Tertu, Alphonse de Falandre reprit la location des forêts dont son parent et prédécesseur était alors adjudicataire et chasse sur un territoire d'environ 13.000 hectares, vaste massif boisé composé des forêts du Perche, du Châtelet, de la Trappe, de Réno, de Moulins, de Bonsmoulins et de Bellême.

En outre, le Vautrait a fait des déplacements chez le comte de Boisgelin, en forêt de Beaumont-le-Roger (Eure), et dans celle de Gouffern, près d'Argentan, où M^{me} de Forceville lui a aimablement offert l'occasion de nombreux hallalis.

De 1905 à 1930, le Vautrait de Falandre a découpé quelques semaines, chaque année, en forêt d'Écouves.

Le nombre des sangliers pris avoisine le millier.

La meute se composait jadis de quatre-vingts combattants, dont les deux tiers fox-hounds.

Remonté après la guerre, le Vautrait comprit alors soixante-dix chiens anglais et bâtards, plus dix chevaux.

Il a été servi de 1904 à 1914 par Renaudin, dit La Brisée,

bien connu par ses nombreux succès dans les concours de trompe, et allié à la fameuse famille des Chopelin, dont les membres ont été pendant cent vingt ans piqueux de père en fils, au service des Boisgelin.

La tenue est bleu marengo avec parements en velours plus clair ; culotte bleue et bottes de vénerie.

Ont eu le bouton : Commandant Beau, M. et M^{me} de Belleville, comte de Boynes, marquis et marquise de Falandre, baron et baronne de Falandre, M. du Chapelet, M. B. de Courcy, M. et M^{me} Jacques Dalapalme, baron Dillon-Corneck, M^{me} de Forceville, M. H. de Gasté, M. A. du Hays, M. Hettier, vicomte et vicomtesse de Heurtaumont, M. A. Marc, M. A. Perrin, M^{me} J. Russack, baron de la Touanne, M. de Boislambert, M. T. Viette, M. E. Avril.

*
* *

Comme l'a très justement écrit M. Joseph Levitre, deux signes primordiaux résument le Vautrait de Falandre : « Hardiesse et courtoisie ».

Voici d'ailleurs raconté par l'auteur précité, et pris entre tant d'autres, un bel exemple de sang-froid du fameux Maître d'Équipage :

Le 17 octobre 1910, les chiens tenaient aux abois, et en plaine, un ragot de 150. Quatre chiens étaient déjà étendus sur le chaume.

Le comte de Falandre mit alors pied à terre, guettant le moment opportun d'intervenir. Mais le ragot ne l'entendait point de cette écoute ; il se précipita d'une vingtaine de mètres sur le veneur.

Très simplement celui-ci l'attendit, puissamment en garde sur ses jarrets et le couteau au poing.

La bête, en passant, sembla faire un écart, rentra dans les chiens et reprit les abois, puis tomba raide morte.

Les assistants purent alors admirer avec stupéfaction ce spectacle inoubliable d'un sanglier couché au milieu des chiens avec un poignard enfoncé sur le devant du crâne, jusqu'à la garde.

Comme je félicitais, un peu plus tard, le comte de Falandre de sa hardiesse, poursuit M. Levitre : « J'en eus mal au poignet pendant près de quinze jours », me dit-il bonnement.

C'est tout ce que trouva d'extraordinaire dans son exploit cet homme aussi remarquable par sa touchante simplicité dans la vie commune que par son entrain, sa science et la gracieuse harmonie de sa trompe durant ses laisser-courre.

*
* *

Suivaient les chasses : duc et duchesse d'Audiffret-Pasquier, M. et M^{me} R. de Beauregard, M^{me} Berthier, comte et comtesse L. de Boisgelin, vicomte et vicomtesse des Brosses, M. et M^{me} Chedeville, M. François Firmin-Didot, M. et M^{me} J. Fould, M. et M^{me} Garin, M. de Gasté, marquis et marquise Gicquel des Touches, comte et comtesse Gicquel des Touches, vicomte R. de la Hitte, M. Lamotte, M. et M^{me} de Longcamp, vicomte R. du Merle, marquis et marquise de Marescot, M. et M^{me} Mery de Bellegarde, marquis de Neuville, M. A. Oberthur, vicomte et vicomtesse de Rochefort, vicomte et vicomtesse de Semallé, M. et M^{me} de Liénard, marquis et marquise de Falandre, comte et comtesse J. de Falandre, comte et comtesse H. de Falandre.

Les Officiers de la garnison d'Alençon et du Haras du Pin.

Pendant la guerre, Alphonse de Falandre, n'en déplaît à sa modestie, eut une conduite digne d'éloges.

Dispensé par l'âge de toute obligation militaire et, à l'instar de quelques vieux veneurs, ses admirables confrères : les Beaumont, les d'Anthenaise, Hubert Michel, Jeoffroy d'Andigné, il reprit aussitôt du service, comme simple Maréchal des logis au 32^e Régiment de Dragons.

C'est ainsi que j'eus l'honneur, le très vif plaisir et aussi la bonne fortune de l'avoir dans mon propre Peloton.

Oui certes, bonne fortune ! car dans ses modestes fonctions, « M. le Marquis¹ » — ainsi le nommait-on en joyeuse intimité — M. le Marquis, disions-nous, était un modèle de discipline, d'entrain, d'abnégation et aussi de savoir-faire.

Adoré de ses hommes, il s'occupait de chacun d'eux avec un réel dévouement et, de par son ascendant, les eût fait passer n'importe où derrière lui.

Quant aux trente chevaux du Peloton, on les trouvait toujours en superbe condition grâce à ses soins maternels.

Jovial, sachant parler aux paysannes, faire rire leurs filles et leurs gars, discourir avec les anciens, il obtenait de bonne grâce, dès l'arrivée au cantonnement, de précieux petits suppléments : un peu d'avoine par-ci, quelques brassées de foin par-là et, faute de mieux des bottes de paille, dont l'excédent lui suffisait pour s'étendre et dormir la nuit sans que sa belle humeur en souffrît.

Un cheval était-il blessé, vacillait-il brusquement en proie à

1. Le titre de marquis était dans sa famille et ceci suffisait pour qu'on l'en gratifiât, gaîement, par courtoisie.

des coliques sèches, Falandre le soignait lui-même, et si bien que notre Vétérinaire, pourtant conscient de sa science, en restait tout petit garçon.

Lorsqu'une patrouille de sous-officier, exigeant beaucoup de cran, le sens de l'orientation, la pratique du défilement parmi vallons et boqueteaux, lorsqu'une telle patrouille s'imposait, à qui s'adressait-on? « Au Marquis », sûr qu'il saurait s'en tirer sans casse et toujours avec à-propos.

Au bout de peu de temps, Falandre, comme il le méritait si bien, conquiert ses galons de Lieutenant, mais, pour autant, ne m'oublia pas, témoin cette petite anecdote, que, malgré le « moi » haïssable, on m'excusera de raconter.

Par son mot de la fin, elle se rapporte à la Vénérerie et ceci absoudra cela.

Le 15 mars 1917, la première Division de Cavalerie, qui vient de tenir plusieurs mois le secteur « Tracy-le-Val-Quenevières », situé en avant des lisières ouest de la forêt de Laigue, est rassemblée au camp de Crèvecœur pour s'y remettre à cheval.

Or, le 18, tandis que les Régiments manœuvrent, on entend sonner le ralliement suivi de l'appel aux Officiers.

Un ordre vient d'arriver.

Sa teneur abrégée est à peu près celle-ci : « Les Allemands battent en retraite ! Qu'au plus vite la Division rejoigne l'Infanterie, la dépasse et l'éclaire en direction de Saint-Quentin. »

Au cours d'une marche forcée de plus de 100 kilomètres, dans quels chemins, grands dieux ! le 27^{me} Dragons — où j'ai été versé du 32^{me}, par suite d'une égalisation des cadres dans la Brigade — franchit les lignes abandonnées par l'ennemi à Beuvraignes, puis, fonçant toujours de l'avant, atteint Beaumont-en-Beine, notre premier gîte d'étape en pays recouvré.

Sur le coup de minuit et alors que les chevaux sont à peine dessellés, le cycliste du Colonel m'apporte un pli urgent : Par l'axe de marche : Jussy, Remigny, Ly-Fontaine, Cerizy, mon Peloton a pour mission :

1° de prendre le contact de l'ennemi ;

2° de renseigner directement l'État-Major de la Division sur les positions occupées ;

3° de maintenir le contact jusqu'à l'arrivée des renforts.

Rapidement, mais avec soin, j'étudie la carte.

A Jussy passe le canal Crozat, obstacle infranchissable pour nos chevaux si le pont est démoli.

L'est-il ? ne l'est-il pas ? c'est ce que je veux savoir au plus vite.

A cheval ! A cheval !

Après avoir trotté bon train durant le reste de la nuit, nous abordons Jussy au petit jour. Hélas ! trop tard ! Une arrière-garde de Uhlans a fait proprement l'ouvrage : le pont vient de sauter ; il n'en reste plus pierre sur pierre.

Attardés sur la berge nord, les artisans de ce beau travail nous reçoivent à coups de carabine.

Sous le feu des nôtres, ils se replient sans insister.

Aussitôt prévenus des pontonniers de la Division viennent nous lancer une passerelle.

Les gars en mettent un coup.

Pendant qu'ils travaillent, mes braves cavaliers donnent l'avoine aux chevaux, se débarbouillent, mangent un morceau, boivent du jus chaud.

Malgré la tournée de la veille et la ballade au clair de lune, ils sont encore pleins d'ardeur et en veulent.

« C'est plus « amusant » de faire la guerre à cheval qu'à pied », me dit l'un d'eux.

Dès que la passerelle est terminée, nous la franchissons à cheval.

Aussitôt, une patrouille découplée prend le vol-ce-l'est des Uhlans.

Tayaut ! Tayaut ! le moins agile de la harde qui lambine un peu trop par derrière, est bientôt culbuté et sa lourde lance en bois noir servira de hampe, jusqu'à la fin de la guerre, au fanion du 3^{me} Peloton.

Mais sagement, mes beaux ! Avant tout, c'est « le bois » que nous sommes chargés de faire.

Dans cette contrée accidentée, il y a de nombreux boqueteaux ; tâtons-les, un par un, en nous méfiant des pièges à loup.

Sans encombre, le Peloton atteint la voie ferrée de Tergnier à Saint-Quentin. Au point où notre chemin la coupe, elle est profondément en déblai, donc, excellente position de repli et de résistance s'il survient une sérieuse bagarre.

De plus, l'endroit sera facile à retrouver, même de nuit, là, près du pont, que l'ennemi a fait sauter comme celui de Jussy.

En dehors de ces tristes vestiges, tel est l'aspect du paysage :

A notre gauche, une longue crête de trois kilomètres environ, dont le sommet et le versant sont parsemés de boqueteaux.

Devant nous est la vallée qui s'oriente vers Remigny, gros village profilant ses ruines sur un vaste mamelon qu'on aperçoit dans le lointain. Il commande la route du vallon et verrouille notre axe de marche.

A droite, rien d'inquiétant, déclivité peu accentuée, nul obstacle n'y masque les vues.

De ce côté, une simple flanc-garde, procédant par bonds successifs et se montrant le moins possible, assurera notre sécurité.